

**Paul Celan de Czernowitz à Paris :**  
**« *Entre lieu et abîme, par ta mémoire*<sup>1</sup> »**

Florence HEYMANN

Centre de recherche français de Jérusalem

« **T**ous les poètes sont des Juifs ». Paul Celan place en exergue de son texte, « Et avec le livre de Tarussa<sup>2</sup> », ces mots de Marina Tsvétaïeva. Tous les poètes sont des exilés, pourrait-on aussi ajouter. Voyages réels de la contrainte, mais aussi voyages spirituels, de l'intelligence et de la douleur. La génération de Paul Celan a été prise dans cette dramatique histoire du XX<sup>e</sup> siècle, histoire de conflits mondiaux qui ont remodelé des territoires, assassiné des cultures et des religions, enfermé les hommes dans des ghettos ou précipité des milliers de réfugiés sur les routes.

À Czernowitz — Cernauti pour les Roumains, mais les Juifs continuent à n'utiliser que la dénomination allemande —, perpendiculaire à la Josefgasse, une rue élégante, se trouve la Wassilkogasse, où Paul Pessach Antschel naît en 1920. L'avenue est calme, bordée de marronniers, au-delà desquels « il y a le monde », pour paraphraser l'un

---

<sup>1</sup> „Zwischen Heimat und Abgrund durch dein Gedächtnis”, Paul Celan, *Strette & Autres Poèmes*, trad. J. Daive, Paris, Mercure de France, 1990, pp. 46-47.

<sup>2</sup> Paul Celan, *Die Niemandsrose*, Francfort-sur-le-Main, S. Fischer Verlag, 1963, trad. française de M. Broda, *La Rose de personne*, Paris, Le Nouveau Commerce, 1979, pp. 146-147.

des premiers poèmes de Celan. Au numéro n° 5 de la rue, devenue Alexandru Vasilko pour les Roumains, une maison, de pierre et de brique, n'a qu'un étage. C'est là que vit au rez-de-chaussée, dans un simple trois pièces, la famille Antschel, avec le grand-père paternel, veuf, et deux sœurs cadettes et célibataires du père, Regina et Minna<sup>3</sup>. Plus tard, deux cousines, Emma et Klara, originaires de Milie, viendront aussi habiter dans la famille pour suivre leur scolarité à Czernowitz. Paul est fils unique et ses cousines vont devenir des confidentes et des camarades de jeux.

Deux ans avant sa naissance s'est produite une dramatique coupure : la Bucovine est devenue une province de la Grande Roumanie. Mais pourtant, même si le roumain, à partir de 1924, a statut d'unique langue officielle, dans les familles, on parle toujours le *Hochdeutsch* du « Juif sans qualités<sup>4</sup> ». La mère de Paul insiste pour qu'il s'exprime dans un allemand parfait, malgré le fait qu'elle-même, Fritzi Schrager, soit née à Sadagura, une bourgade hassidique à la « jaune tache juive et au nez crochu », mais aussi lieu de « filous et de brigands », selon les mots du poète<sup>5</sup>.

Dans la province, l'économie s'est effondrée. Le père de Paul, Leo Antschel-Teitler, a achevé, avant la guerre, l'École nationale du bâtiment et du commerce et obtenu un diplôme d'ingénieur, mais il n'a aucun bien ; il devient donc agent commercial au service de sociétés de commerce de bois, ce qui lui permet de nourrir sa famille<sup>6</sup>.

En automne 1926, Paul entre pour une année dans une école privée germanophone, l'institut Meisler. Mais, c'est une école pour les enfants

---

<sup>3</sup> I. Chalfen, *Paul Celan. Biographie de jeunesse*, Paris, Plon, 1989, p. 34.

<sup>4</sup> Chez lequel le « jargon juif » a pris l'apparence de l'allemand le plus pur. Cf. J. Le Rider, *Modernité viennoise et crises de l'identité*, Paris, PUF, 1990, pp. 316-317.

<sup>5</sup> Titre d'un poème „ Eine Gauner und Ganovenweise gesungen zu Paris emprès Pontoise von Paul Celan aus Czernowitz bei Sadagora », « Un air de filous et de brigands chanté à Paris emprès Pontoise par Paul Celan de Czernowitz près de Sadagora », dans Paul Celan, *Die Niemandrose*, Francfort-sur-le-Main, S. Fischer Verlag, 1963, trad. française de M. Broda, *La Rose de personne*, Paris, Le Nouveau Commerce, 1979, pp. 46-47.

<sup>6</sup> I. Chalfen, *op. cit.*, p. 35.

Florence Heymann

des *bessere Menschen*, comme on dit à Czernowitz, et les frais de scolarité sont trop élevés pour le budget familial. Le père, sensible aux idées sionistes, envoie l'année suivante et pendant trois ans Paul à l'école hébraïque Safah Ivriah, qui le fait émigrer de la langue maternelle à la langue sainte. Paul n'apprécie alors pas davantage l'hébreu, pour lui une *Vatersprache*, que la turbulence de ses camarades<sup>7</sup>.

En automne 1930, c'est l'entrée au lycée orthodoxe de garçons, le *Liceul* orthodox de Baieti, un lycée roumain élitiste, qui s'appelait grec-oriental à l'époque autrichienne. À l'époque où Paul est reçu à l'examen d'entrée, les Juifs y sont admis depuis peu et pas très bien vus. Au début, cependant, tout se passe bien. Paul est premier partout. Mais, à partir de 1931, Czernowitz commence à vivre «une éclipse de soleil interminable<sup>8</sup>», pour reprendre les mots de Rose Ausländer. Les Juifs deviennent les boucs émissaires de tous les problèmes et incarnent, de manière paradoxale, à la fois le danger bolchevique et la crainte de l'invasion du capital étranger, bref l'ennemi intérieur.

En 1933, Paul, alors en quatrième année de lycée, doit passer «le petit baccalauréat». Il travaille beaucoup, d'autant plus que, dans son école, l'antisémitisme, de fait, s'exprime de plus en plus ouvertement. Paul écrit, le 30 janvier 1934, à sa tante Minna, maintenant en Palestine :

Pour ce qui est de mon bulletin, hum ! je suis seulement second de la classe... et non pas premier, comme j'aurais légitimement dû l'être. Les professeurs, mon appartenance à la branche juive de la race sémite et bien d'autres obstacles en sont la cause ! D'ailleurs, quant à l'antisémitisme dans mon école, je pourrais écrire un gros livre de trois cents pages... Je ne te citerai qu'un cas : Monsieur mon professeur de géographie, qui s'appelle Zoppa<sup>9</sup>, "est coffré" depuis déjà deux mois, où ? cela, tu le devines<sup>10</sup>...

---

<sup>7</sup> *Ibid.*, pp. 46-47.

<sup>8</sup> „Eine unendliche Sonnenfinsternis”. Cf. C. Helfrich, „*Es ist ein Aschensommer in der Welt*” Rose Ausländer, *Biographie*, Berlin, Beltz Quadriga, 1995, p. 153.

<sup>9</sup> Le professeur Zoppa était membre de la Garde de Fer de Czernowitz. À cette époque, il avait été arrêté par les autorités roumaines pour complot politique. Cf. I. Chalfen, *op. cit.* (*supra* note 3), p. 59.

<sup>10</sup> La lettre est citée intégralement dans I. Chalfen, *op. cit.*, pp. 58-59.

C'est pour cela qu'au début de l'année scolaire 1934-1935, Paul change de lycée et s'inscrit au plus tolérant *Liceul Marele Voevod Mihai*, lycée d'État ukrainien. Il n'a d'ukrainien que le nom, car sur les vingt-huit élèves de la classe de Paul, seul neuf sont ukrainiens, tous les autres sont juifs<sup>11</sup>. Là, dans la classe d'Aurel Vasiliu, un poète local renommé, il est premier en roumain<sup>12</sup>.

Au printemps 1935, les Antschel déménagent dans un nouvel appartement qu'ils ont acheté au premier étage du n° 10 Masarykgasse<sup>13</sup>. Alors que les relations avec sa mère deviennent plus étroites que jamais, celles avec son père se dégradent<sup>14</sup>. L'orientation politique de Paul, qui a depuis longtemps abandonné l'étude du Talmud pour se consacrer à Marx et Engels, préoccupe tout particulièrement ce dernier. Il fréquente les réunions d'un cercle antifasciste<sup>15</sup>. Mais, ce qui lui importe plus que les activités politiques, c'est sa participation à un cercle de lecture où il se fait beaucoup d'amies. C'est à cette époque qu'il commence à lire ses propres poèmes et à leur envoyer<sup>16</sup>.

1938, l'année du baccalauréat. Se pliant en cela aux désirs de ses parents, Paul a l'intention d'entamer des études de médecine<sup>17</sup>. Mais Czernowitz n'abrite pas de Faculté enseignant cette discipline et l'évolution politique antisémite a instauré le *numerus clausus*, puis *nullus* dans les universités roumaines. Paul s'inscrit à Tours, en France. Le matin du 9 novembre 1938, le jour même de la Nuit de Cristal, il entame son premier grand voyage. Il ne peut qu'ignorer ce qui va se passer et pourtant il écrit à Edith Silberman, dans une vision claire de ce qu'est l'Allemagne nazie, si loin déjà de son rêve de culture :

Je traverse maintenant une forêt de bouleaux, une forêt allemande. Tu sais, Edith, combien j'avais envie de découvrir ces paysages, mais lorsque je vois monter au-dessus de la cime des arbres d'épaisses nuées de

---

<sup>11</sup> I. Chalfen, *op. cit.* (*supra* note 3), p. 64.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 70.

<sup>16</sup> *Ibid.*, pp. 74-76.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 83.

Florence Heymann

fumées, je tressaille. Je me demande si ce ne sont pas des synagogues qui brûlent, même des hommes<sup>18</sup>.

Dans le poème « La Contrescarpe » de *La Rose de personne*, il ajoutera : « Tu es venu/ par Cracovie à l'Anhalter/ Bahnhof/ vers tes regards coulait une fumée/ qui était déjà de demain<sup>19</sup>... »

Été 1939, à la fin de sa première année d'études en France, il rentre à Czernowitz. Il passe avec ses amis un bel été, sous des cieux pourtant bien menaçants, et tente de leur faire découvrir des poètes comme Aragon, Eluard ou Breton. Le 1<sup>er</sup> septembre, la radio allemande émet :

En ce jour important pour le destin du peuple allemand, nous sommes en direct depuis le *Volksoper* de Berlin où s'est réuni le *Reichstag* sur ordre du Führer. La Pologne, cette nuit, pour la première fois, a fait ouvrir le feu sur notre territoire par ses soldats réguliers. Depuis 5 h 45, nous répliquons<sup>20</sup>.

L'armée roumaine est mobilisée sur le front oriental et l'on fait appel aux réservistes. Paul vient d'avoir 19 ans. Il n'est pas encore mobilisable, mais, dans ces circonstances, il renonce à repartir pour la France. Beaucoup de ses camarades, eux aussi surpris par la guerre, cherchent à continuer des études pas trop éloignées de la médecine. Ils s'inscrivent en sciences naturelles. Paul, lui, change carrément d'orientation. Il étudie le français et la linguistique.

Au printemps 1940, alors que l'année universitaire touche à sa fin, l'Union soviétique exige la reddition immédiate de la Bucovine du Nord et de la Bessarabie, conformément aux clauses secrètes du pacte Ribbentrop-Molotov<sup>21</sup>.

Le 28 juin, les Soviétiques occupent Czernowitz. Ils resteront là pendant une année. Et, en été, les étudiants juifs voient camarades et professeurs roumains accompagner les troupes. Quelques coups de feu sont tirés sur l'Austria-Platz, puis tout redevient calme. L'université a

---

<sup>18</sup> Paul Celan, *Au-dessus des châtaigniers*. Film de H. Bechert et K. Dexel, Arte, 1994.

<sup>19</sup> Paul Celan, *La Rose de personne*, op. cit. (supra note 2), pp. 138-139.

<sup>20</sup> Paul Celan, *Au-dessus des châtaigniers*. Film cité note 18.

<sup>21</sup> A. Hillgruber, *Hitler, König Carol und Marshall Antonescu : Die Deutsch-Rumanischen Beziehungen, 1938-1944*, Wiesbaden, F. Steiner, 1954, p. 56.

fermé ses portes et, dans les rues, les jeunes ont le temps d'engager la conversation avec les soldats soviétiques. Edith Silberman met vite un bémol.

L'engagement politique de Celan ne fut que de courte durée car dès qu'il entendit parler des simulacres de procès et qu'il lut le *Retour d'URSS* de Gide, il fut vacciné. Lorsque les Russes entrèrent chez nous, il y a longtemps qu'il n'éprouvait plus de sympathie pour leur idéologie. Ce que Celan aimait surtout, poursuit Edith Silberman, c'était choquer les bourgeois et les philistins. Un soir, nous rentrions d'un concert. C'était à l'époque des Russes. Il évitait de fréquenter les églises et les synagogues. Et voilà qu'il s'agenouille devant l'église arménienne et se met à entonner des chants choraux à tue-tête. Les riverains se mirent aux fenêtres et menacèrent d'appeler la milice. Il était capable de ce type de comportement simplement pour choquer les gens<sup>22</sup>.

L'occupant réquisitionne des jeunes volontaires pour établir un contact avec la population. Paul, après quelques hésitations, accepte de devenir interprète d'un département du logement, chargé de trouver un gîte pour les officiers soviétiques. Ce volontariat, à son grand soulagement, ne durera que quelques jours<sup>23</sup>.

L'été 1940 est chaud et ensoleillé. Les jeunes gens profitent des vacances pour se baigner dans le fleuve et faire des promenades, malheureusement limitées aux jardins publics, puisque le commandement soviétique a interdit toute excursion hors de la ville. Quand il pleut, tout le monde se retrouve au Schwarzer Adler, qui est déjà devenu un lieu populaire « rouge » et on boit du café qui est de plus en plus mauvais. Mais les conversations et les échanges d'observations le font oublier<sup>24</sup>.

C'est au cours de l'été mouvementé de 1940 que Celan rencontre, chez des amis communs, celle qui va représenter le premier grand amour de sa vie et un thème dominant de sa poésie des années à venir, Ruth Lackner. Élève de l'école de théâtre de Bucarest, elle débute à cette époque au théâtre yiddish de Czernowitz, rouvert par les Soviétiques. Elle-même est déçue. Quant à Paul, il assiste bien à quelques

---

<sup>22</sup> Paul Celan. *Au-dessus des châtaigniers*. Film cité.

<sup>23</sup> Témoignage d'Ilana Shmueli, cité par I. Chalfen, *op. cit.* (*supra* note 3), p. 99.

<sup>24</sup> I. Chalfen, *op. cit.*, p. 99.

représentations, mais les pièces populaires yiddish et la propagande soviétique mal traduite l'ennuient profondément<sup>25</sup>.

Au mois de septembre, l'université rouvre ses portes. Elle a été allemande et roumaine, elle est aujourd'hui soviétique. David Seidmann rappelle à ce propos qu'au moment où lui-même en était à apprendre l'alphabet cyrillique, Paul, qui avait commencé le russe quelques mois plus tôt, était déjà capable de lire Dostoïevski dans le texte<sup>26</sup>.

L'hiver suivant, Paul n'a plus aucune illusion sur le nouveau régime et lors du défilé obligatoire du 1<sup>er</sup> mai, les banderoles rouges et les slogans ne lui inspirent que tristesse et dégoût. « Soulèvement de banderoles et de rubans de brume, plus rouges que rouge [...] devant les peuples de phoques<sup>27</sup> ».

Le printemps 1941 est particulièrement pluvieux et froid et, le 13 juin, des unités du NKVD patrouillent dans les rues de la ville, à la recherche de bourgeois, de sionistes, d'espions roumains et d'ennemis du pouvoir. Ils arrêtent ainsi 3 800 hommes, dont 80 % de Juifs. Les « coupables » sont déportés en Sibérie, parmi eux, l'éditeur de Rose Ausländer, Niedermayer. Leurs femmes et leurs enfants sont envoyés à l'intérieur de la Russie. Cela marque le début d'une opération que les Soviétiques ont l'intention de poursuivre. Mais l'invasion allemande, une semaine plus tard, les oblige à changer leurs plans.

Le 22 juin 1941, en effet, Hitler a attaqué l'Union soviétique. Les Russes doivent évacuer Czernowitz. « Les autorités civiles se soucient surtout du rapatriement des hauts fonctionnaires et des hautes personnalités du Parti qui étaient venues d'Union soviétique<sup>28</sup>. » Au moment du départ des derniers trains de voyageurs, ils invitent les habitants à partir pour la Russie. Quant aux étudiants, ils leur intiment l'ordre de les suivre. Finalement, peu de Juifs se décident à partir. De proches amis de Paul s'en vont, mais lui reste<sup>29</sup>. L'armée, pour sa part,

---

<sup>25</sup> *Ibid.* p. 107.

<sup>26</sup> Entretien avec David Seidmann, Paris, 1979.

<sup>27</sup> « Banderoles de brume... », *Gesammelte Werke*, vol. 2, p. 102, cité dans I. Chalfen, *op. cit.* (*supra* note 3), p. 103.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 120.

enrôle environ 1 500 Bucoviniens. Ceux qui ne viennent pas de leur plein gré sont tués.

Dès le 5 juillet, les troupes roumaines sont de retour à Czernowitz, bientôt suivies par les premières unités allemandes, accompagnées du *Einsatzkommando* 10b, commandé par le SS Otto Ohlendorf. Les soldats roumains avancent rue par rue, pénètrent systématiquement dans les maisons juives, tuent jeunes et vieux, hommes, femmes et enfants<sup>30</sup>. En 24 heures, 2 000 victimes<sup>31</sup>. Pendant l'été, Paul est réquisitionné pour travailler à la reconstruction du pont sur le Pruth, détruit lors de l'avance allemande.

Le 9 octobre, à 19 heures, la ville est entourée d'un cordon militaire. Des affiches, placardées deux jours plus tard, annoncent l'établissement d'un ghetto. Les 50 000 Juifs de la ville sont forcés d'y déménager. De là s'organiseront les déportations vers la Transnistrie qui s'accompliront en trois phases pendant l'hiver 1941-1942 et vont toucher plus de 60 % des Juifs du ghetto.

Paul et ses parents parviennent à y échapper<sup>32</sup>. 20 000 Juifs « utiles » ont été autorisés à rester à Czernowitz, soit par le gouverneur de la province, soit par le maire. Ils peuvent retourner dans leurs anciens appartements, pillés, et reprendre leur travail. Paul est alors préposé au ramassage des livres russes qui doivent être brûlés. Mais aux beaux jours, les déportations reprennent. Témoignage d'Edith Silberman : « On se doutait du moment où les rafles risquaient d'avoir lieu. Celan l'avait senti. Il partit de chez lui. Il avait d'excellentes intuitions. Mais il ne parvint pas à convaincre ses parents de le suivre, alors qu'il avait une cachette pour eux. Il s'agissait d'une usine où il voulait les emmener. Rien à faire. Ils ne voulaient pas bouger<sup>33</sup>. » Le lendemain, Paul découvre des scellés sur la porte de l'appartement. Ses parents ont été déportés

---

<sup>30</sup> J. S. Fisher, *Transnistria: The Forgotten Cemetery*, South Brunswick, New York-London : Thomas Yoseloff, 1969, p. 36.

<sup>31</sup> M. Carp, ed., *Cartea Neagra ; Fapte si Documente, Suferintele Evreilor din Romania, 1940-1944* (« Le livre noir ; faits et documents, les souffrances des Juifs de Roumanie, 1940-1944 »), vol. 3, Transnistria, Bucarest, 1947, p. 32.

<sup>32</sup> Celui-ci a été réquisitionné pour effectuer des travaux de déblaiement des ponts.

<sup>33</sup> *Paul Celan. Au-dessus des châtaigniers*. Film cité note 18.

dans la partie méridionale de la plaine du Bug, dans un camp simplement appelé *Cariera de Piatra*, « carrière de pierre », lieu sans nom, lieu indicible. « Le lieu où ils étaient couchés, il a/ un nom, il n'en a/ pas. Ils n'y étaient pas couchés. Quelque chose/ était entre eux./ Ils ne voyaient pas au travers<sup>34</sup>. »

En juin 1942, est organisé un nouveau service de travail obligatoire pour les Juifs restés à Czernowitz. Paul est envoyé à Tabaresti, un petit village de Moldavie. Il est employé à la construction d'un camp et doit creuser des tranchées. Le travail est terrible, les ouvriers n'ont que peu d'outils et rien d'autre à manger qu'une soupe de maïs très diluée. Mais, le dimanche, on ne travaille pas et Paul peut écrire à Ruth Lackner. « Le fait de savoir que tu détiens mes poèmes me rend heureux et aussi parfois triste. Insomnie ou rêves, ils sont pourtant parfois presque la vie éclos. Un léger battement de cils et le chemin des ténèbres vers les ténèbres, le monde apatride et le visage de la vie en mots<sup>35</sup>. »

À l'automne, il reçoit une lettre de sa mère qui lui apprend la mort de son père. On ne sait comment cette lettre a pu lui parvenir depuis le camp de Michailowka, où les Antschel travaillent pour l'organisation Todt à la construction de routes. C'est par un cousin<sup>36</sup> qui a réussi à s'enfuir, au début de l'année 1943, qu'il apprend que sa mère a été abattue d'une balle dans la nuque. Paul est brisé par la guerre et la perte de ses parents.

En février 1944, les armées de Hitler battent en retraite. Les camps de travail sont supprimés. Paul est de retour à Czernowitz, mais le temps des cachettes ne se termine vraiment qu'au début du mois d'avril, avec le retour des Russes dans la ville. Cette seconde occupation est plus dure que la première. Les Soviétiques considèrent que la population a collaboré avec les troupes allemandes et roumaines. Tous sont coupables, même les Juifs, dont les récits des souffrances laissent les soldats de glace<sup>37</sup>. Une fois encore, une autre répression s'organise. Certains sont

---

<sup>34</sup> Paul Celan, *Grille de parole*, trad. M. Broda, C. Bourgeois, coll. « Détroits », 1991, p. 93. Cité par L. Cohen, *Paul Celan. « Chroniques de l'antimonde »*, Paris, Jean-Michel Place, 2000, p. 12.

<sup>35</sup> Cité dans le film *Paul Celan. Au-dessus des châtaigniers*.

<sup>36</sup> B. Teitler, cousin issu de germain de Paul. Cité par I. Chalfen, *op. cit. (supra note 3)*, p. 134.

<sup>37</sup> I. Chalfen, *op. cit.*, p. 141.

envoyés dans des camps de travail forcé ; d'autres sont recrutés comme « volontaires » pour raser les immeubles bombardés ou détruire les archives roumaines<sup>38</sup>. Une fois encore, Paul fait partie des équipes de ramassage de livres dans la langue des vaincus. Mais un autre malheur vient accabler les Juifs. La guerre n'est pas terminée et les Russes ont besoin de troupes supplémentaires. Ils recrutent parmi les Juifs. Paul tente à tout prix d'échapper à la conscription. Il réussit, avec l'aide d'amis, à se faire engager comme assistant dans une clinique psychiatrique<sup>39</sup>. Alors qu'il souffre déjà d'états dépressifs, c'est son premier contact avec la maladie mentale.

Au printemps 1944, les Russes ont rouvert les portes de l'université et Paul s'inscrit cette fois en anglais.

Lorsqu'il décida en 1944 d'étudier la littérature anglaise, il nous fascina en récitant ses sonnets préférés de Shakespeare et des vers obscurs de Blake. Ce génie de la langue était aussi un génie des langues [...]. Lui qui devait gagner son pain comme traducteur pour une misérable feuille de chou locale, n'avait plus rien de commun avec les étudiants des années quarante, si ce n'est extérieurement. L'appartement de ses parents, qui naguère avait été si joli, avait été dévalisé de tout ce qu'il contenait de précieux, et il n'y avait nulle tombe où aller verser ses larmes<sup>40</sup>.

Paul a profondément changé. Il récite des fables yiddish de Steinberg, vante la beauté de l'hébreu et lit des textes de Martin Buber.

Au début de l'année 1945, le bruit court à Czernowitz que les Russes ont l'intention d'expulser les Juifs<sup>41</sup>. Officiellement, il ne s'agirait que d'un déplacement volontaire pour la Roumanie. La frontière roumaine n'est pas très surveillée et certains ont déjà pu la franchir. Paul décide

---

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 142.

<sup>39</sup> *Ibid.*, pp. 141-143.

<sup>40</sup> Manuscrit d'un discours prononcé par Dorothea Müller-Altneu à l'occasion d'un congrès à Haïfa, le 22 juillet 1970. Cité par I. Chalfen, *op. cit.* (*supra* note 3), p. 145.

<sup>41</sup> Sur le sort des Juifs de la province dans les années qui ont suivi la fin de la Seconde Guerre mondiale, voir : « The Soviet "Transfer" of Jews from Chernovtsy Province to Romania, 1945-1946 », introduced and annotated by M. Altshuler, dans *Jews in Eastern Europe*, ed. by Y. E. Cohen and A. Zeltser, fall 1998, pp. 54-75.

d'attendre les mesures officielles. Il rêve de Vienne. Mais la ville occupée d'après nazisme n'a pas tenu ses promesses<sup>42</sup>. Il a déclaré quelque temps plus tôt à Ruth Lackner : « Le principal est de partir d'ici. Peu importe où, pourvu que ce soit dans un pays libre. Tu te rends compte, si on arrivait par exemple à Jérusalem, qu'on aille voir Martin Buber et qu'on lui dise : "Oncle Buber, me voilà, devant toi !"<sup>43</sup>. »

Bucarest, qu'il considère encore comme une étape vers Vienne, va le retenir pendant deux ans : les autorités roumaines refusent, en effet, de régulariser les papiers des fugitifs venus du nord de la Bucovine<sup>44</sup>. Les frontières ne peuvent être franchies que clandestinement, ce qui demande argent et courage, et Paul manque alors des deux<sup>45</sup>. C'est à cette époque qu'il signe ses premiers textes de différents pseudonymes, Paul Aurel, A. Pavel, Paul Ancel, pour arriver à l'anagramme de Celan.

En décembre 1947, il réussit à franchir la frontière entre la Roumanie et la Hongrie, passe par Vienne<sup>46</sup> et continue vers Paris, où il arrive en mai 1948. « Dans le royaume,/ dans le plus/ vaste des royaumes,/ dans la grande rime continentale/ au-delà/ de la zone des peuples muets, en toi/ balance de parole, balance de mots, balance/ de pays : Exil<sup>47</sup>. »

Pour Paris, il faut lire les deux volumes de la correspondance échangée entre Paul Celan et Gisèle Celan-Lestrange. On y découvre « un très grand écrivain de langue française, mais aussi l'histoire d'une profonde maladie mentale<sup>48</sup> ». Sept mois avant sa disparition, Celan est à

---

<sup>42</sup> I. Chalfen, *op. cit.* (*supra* note 3), pp. 147-149.

<sup>43</sup> Entretien avec Ruth Lackner. Dans I. Chalfen, *op. cit.*, p. 149.

<sup>44</sup> I. Chalfen, *op. cit.*, p. 150.

<sup>45</sup> *Ibid.*

<sup>46</sup> C'est ce même chemin qu'a choisi un autre poète juif bucovinien germanophone, Alfred Gong. Celui-ci part ensuite à New York où il vit jusqu'à sa mort en 1981. Voir Helmut Braun, „Deutschsprachige Gedichte von Emigranten in Exil”, *Zwischenwelt*, 17, n° 3, novembre 2000, p. 31.

<sup>47</sup> Paul Celan, *Choix de poèmes*, trad. J.-P. Lefebvre, Paris, Poésie/Gallimard, 1998, pp. 215-217. Cité par L. Cohen, *Paul Celan. « Chroniques de l'antimonde »*, *op. cit.* (*supra* note 34), p. 18.

<sup>48</sup> C'est ainsi qu'Isac Chiva définissait cette correspondance dans une lettre qu'il m'adressa lors de la sortie de l'ouvrage. Cf. Paul Celan, Gisèle Celan-Lestrange, *Correspondance*, 2 vol., Paris, Le Seuil, 2000.

Jérusalem, où il pense retrouver une lumière, vivant une liaison amoureuse avec une ancienne camarade de jeunesse, Ilana Shmueli à qui il écrit :

Jérusalem m'a renforcé et m'a élevé. Paris me déprime et me vide. Paris où, dans ses rues et ses maisons, j'ai traîné pendant toutes ces années tant de jogs d'existences concrètes, tant de jogs d'existence d'égarement<sup>49</sup>

Et pourtant, contrairement à ce qu'il écrivait « Ainsi il y a encore des temples. Une étoile a sans doute encore de la lumière Rien, rien n'est perdu. Hosanna<sup>50</sup>. », la lumière va s'éteindre dans la nuit du 19 au 20 avril 1970. Celan se donne la mort en se jetant dans la Seine. « De la dalle du pont, d'où il a rebondi trépassé dans la vie, volant de ses propres blessures, — du Pont Mirabeau<sup>51</sup>.

Dans les mots de Paul Celan, pris entre blessure térébrante et lumière éblouissante, virevoltent encore les étincelles d'un lieu orphelin. Mais lieu vers lequel, toujours, les pensées reviennent, comme Paul l'écrit à Alfred Margul-Sperber : « Je me demande si, pour mon travail, je n'aurais pas mieux fait de rester dans la vallée du Bug sur ma terre natale. En ce sens mon itinéraire est le même que le vôtre. Il recommence toujours au pied des montagnes familières et des hêtres<sup>52</sup>. » Comme il l'écrit à Gustav Chomed, le 18 mars 1962 : « Ma terre natale reste présente quia absurdum, avec la Topfergasse, avec ce début d'une chanson française qui me traverse en plein cœur, dans ce Paris qui est non

---

<sup>49</sup> I. Shmueli, *Imri she-Yerushalaïm yeshna. Reshimot al Paul Celan (Dis Jérusalem est. Notes sur Paul Celan), octobre 1969-avril 1970* (en hébreu), Jérusalem, Carmel, 1999, p. 69. Cité par L. Cohen, *op. cit.* (*supra* note 34), pp. 62-63.

<sup>50</sup> „Also/ stehen noch Tempel. Ein/ Stern/hat wohl noch Licht./ Nichts./ nichts ist verloren./ Hosianna.” Paul Celan, *Strette & Autres Poèmes*, trad. J. Daive, Paris, Mercure de France, 1990, pp. 38-39.

<sup>51</sup> „Von der Brücken-/ quader, von der/ er ins Leben hinüber-/ prallte, flügge/ von Wunden, — vom/ Pont Mirabeau.” Paul Celan, *Die Niemandrose, La Rose de personne*, *op. cit.* (*supra* note 2), pp. 148-149.

<sup>52</sup> Cité par Edith Silbermann dans le film *Paul Celan. Au-dessus des châtaigniers*.

Florence Heymann

plus rêvé mais si souvent inhumain. Paris. Ah, tu sais, j'aimerais habiter encore là-bas. La Topfergasse n'était pas la seule à être belle<sup>53</sup>. »

Lieu de la langue allemande, celle de la mère, mais aussi celle des bourreaux nazis qui ont assassiné l'une comme ils ont mutilé l'autre, mais langue à laquelle, malgré tout, il ne peut échapper : « On ne peut exprimer la vérité qui vous est propre que dans sa langue maternelle<sup>54</sup> », disait-il à Ruth. On pouvait l'entendre dans son allocution de réception du prix de la ville de Brême, en 1958 :

Accessible, proche et non perdue, au milieu de tant de pertes, il ne restait qu'une chose : la langue. Elle, la langue, restait non perdue. Oui, malgré tout. Mais il lui fallut alors traverser ses propres absences de réponse, traverser l'horreur des voix qui se sont tues, traverser les mille ténèbres du discours porteur de mort. Elle traversa et ne trouva pas de mots pour ce qui était arrivé. Mais elle traversa cet événement et put remonter au jour "enrichie" de tout cela. C'est dans cette langue que, au cours de ces années-là et de celles qui suivirent, j'ai essayé d'écrire des poèmes afin de parler, de m'orienter, afin de savoir où j'étais et où cela m'entraînait, afin de me donner un projet de réalité<sup>55</sup>.

FLORENCE HEYMANN, CRFJ, ingénieur de recherche au CNRS, est docteur en sociologie de l'EHESS. Son HDR, soutenue à Paris VIII-Saint-Denis, a porté sur "L'anthropologie de l'histoire. La construction des identités et la perception du passé". Sur Czernowitz, elle a notamment publié *Le Crépuscule des lieux*, Paris, Stock, 2003 (Prix Wizo 2004). fheyman@crfj.org.il.

---

<sup>53</sup> Cité dans J. Felstiner, *Paul Celan, Poet, Survivor, Jew*, New Haven et Londres, Yale University Press, 1995, p. 317, n. 25.

<sup>54</sup> Entretien avec Ruth Lackner, dans I. Chalfen, *op. cit.* (*supra* note 3), p. 153.

<sup>55</sup> Voix de Paul Celan dans le film *Paul Celan. Au-dessus des châtaigniers*.